Du même auteur

Opus - éditions lilo 2018
Les cavaliers Electriques - récit éditions lilo 2017
Le voleur de silhouettes - Nouvelles - éditions lilo 2014
Le sourire du singe - Nouvelles - éditions lilo 2012
Nuits off - Nouvelles - éditions lilo 2009
J'irai rêver - éditions du goût de l'être 1981

Ouvrages collectifs

L'insolence du quiproquo - éditions lilo 2010
Histoire d'amour sans queue ni tête - éditions lilo 2013
Petit traité à l'intention des rossignols -éditions lilo 2014
Emordnilap ou l'envers du monde - éditions lilo 2015
Gourmandises espiègles - éditions lilo 2017
Recettes espiègles - éditions lilo 2017

MOMENTANE

Journal de bord d'un voleur de silhouettes

Quelques toiles de Laurent Nicolas soulignées de courts récits.

Editions lilo Momentané
Hors série - grands formats

Premier jour.

J’ai longtemps cru que le matin ne m’aimait pas, qu’il me délaissait encore engourdit de mes rêves pour s’occuper du monde, des autres. Je n’étais pour lui, qu’une ombre claire contournant des édifices fragiles, survolant un par un, les liens qui me retenaient à des souvenirs douloureux de la veille. Je croyais le matin ennemi du peintre. À part, sans doute, du Caravage qui fut le dompteur de la lumière de l’aube. Il est l’exception dont on fait les règles.

Aujourd’hui le matin est entré dans l’atelier comme un animal silencieux se glisse dans une maison, impatient du chant de la cafetière et de l’odeur du café. Ce matin est venu avant la froideur de la pluie tandis que je rallume le feu dans la cheminée. Une impression de déjà vu, de répétition, des dizaines de romans seront écrits pour décrire cet instant, des poèmes lus. Ce matin, alors que la maison dort encore, je suis descendu à l’atelier, ici l’alchimie des toiles blanches et de pigments odorants semble pétrifiée.

Je garderai cette aimable douleur en moi-même, j'en ferai des réserves.
Alors ce matin : je vais en faire une toile…



Page précedente : étude personelle acrylique sur toile : 130 x 97 cm - 2019
Ci-contre : Passage du havre - acrylique sur toile : 100 x 100 cm - 2020
Page 10 recherche - Acrilique sur toile - 80 x 80 cm - 2009
Page 13 Buffet de la gare TGV -Acrilique sur toile - 80 X 80 cm - 2024
Page 14 la tête à l'envers - création pour les editions lilo (recueil Quiproquo en 2010) Acrylique sur toile -130 x 97 cm
Page 14 Julie, Lyde & Chloé à l'atelier Moreau en 2011, Acrilique sur toile -2 X 2,50 m
Page 18 le couple, acrilyque su toile 130 x 97 cm - Arzon - 2024.



Un homme qui dessine n'écoute jamais.

Elle a poussé la porte de l'appartement pour aller au travail et en abaissant la poignée son geste lui rappelle le grincement de celle de chez ses parents, quand elle partait au collège, de l'escalier de l'immeuble, des enfants qui pleuraient à l'étage au-dessus quand leur père leur criait : je t'aime. Par chance, elle, ses parents ne l'avaient jamais grondée, ni regardée, ni écoutée, trop occupés à manger devant la télé.
Elle a raconté à cet homme sans âge sur le quai du RER tandis qu'elle attendit le train en retard. Contournant ses propres peurs, elle lui avait parlé, car il dessinait, « un homme qui dessine n'écoute jamais, c'est comme parler seule, pour soi même, mais avec quelqu'un à côté pour ne pas avoir l'air d'une folle », s'était-elle dit en souriant. Alors, elle a raconté sa vie boursouflée de sentiments bien rangés dans les tiroirs des meubles Ikea, elle est bavarde de cette rencontre comme un adultère fait au quotidien. Ils ont bu un café au bar de la mairie, car le train n'est jamais arrivé. Les employés de la commune taillaient des haies de lauriers et de troènes laissant les branches tomber sur la route dans un parfum d'été.
Elle n'était pas allée au bureau, persuadée que personne ne remarquerait son absence.

La Croisée des mondes

Nous vivions un contre-jour étrange, semblable sans doute à des chambres d'hôtels de gares. Les silhouettes se succèdent, apportent leurs vies et leurs bagages, se jettent dans le lit comme dans des corps. Amants, inconnus, voyageurs ; regardant tous par la même fenêtre le temps qui passe sur le trottoir de la place, la fontaine, le type qui promène son chien, la fille en vélo qui va au kebab. Les grilles qui enserrent les pieds des arbres pour qu'ils ne se sauvent pas.

Nous vivons dans ce qui semble un autre monde déjà, avec des amis qui ne reviennent jamais, des enfants qui grandissent et le calme l'après-midi lorsqu'un rayon de soleil vient balayer la chambre et qu'elle allume une cigarette. Il y a dans l'air des milliers d'étoiles en grains de poussière du contre-jour. Comme dans « Le Grand Verre » de Marcel Duchamp, Mistery train de Jim Jarmush, Lyra Belacqua de la Croisée des Mondes...
C'est confusément l'envie de se poser, dans un coin de chambre, prés d'un corps amoureux, d'un paysage émouvant, et reprendre une conversation que nous avons abandonnée, il y des années au cours d'un skype ou d'une expo ensemble. Un jour de neige, au musée d'art moderne. Dans les allées aux parfums étranges de lin vieilli et de vernis périmés. Les mots cachés derrière des SMS, les regards tristes inexpliqués.

...













Les liaisons heureuses.

Leurs regards doivent s'extirper de leur solitude, se réhabituer à la lumière de l'autre. Se retrouver comme après un long voyage. L'émotion de la rencontre vient se glisser en eux, comme on se glisserait sous une couette rassurante d'un grand lit d'hiver pluvieux, se cachant tous deux sous les couvertures pour se raconter des souvenirs nouveaux. Se dire qui l'on est et avoir envie de tout savoir de l'autre… même de ses silences.

Leurs regards les projettent au plus loin, vers la rivière, le long des cils des peupliers. Comme la vallée disparaît dans l'ocre et de gris de la pluie d'été. Puis, elle me raconte qu'ils se sont pris la main. Comme si cela était ainsi depuis toujours, elle s'est alors dit que rien n'aurait été pareil si elle l'avait fait plus tôt, si elle avait osé le faire bien avant, que sa vie, leurs vies auraient été différentes. Puis elle s'est ravisée et n'a plus pensé à rien, qu'aux oiseaux au loin dessinant des doubles croches aux partitions électriques.





Soirée.

Parfois, même au milieu d'amis, dans une foule ou une soirée, il y a un moment de parfait silence, puis lentement, précautionneusement, aussi clandestinement qu'un chat passant par une fenêtre interdite, quelque chose semble apparaître, une émotion nue, encore plus secrète que déplacée, une masse ondulée comme une draperie flottant dans l'air. Alors s'effacent pour un instant ses doutes, les angoisses tenaces en migraines et vertiges qui l'habitent depuis si longtemps. La vision d'un sourire drapé dans une longue chevelure blonde suffit. Une promesse d'un chaste baisé lui redonne courage. Le son remonte lentement, la musique est si forte. Ne pas avoir osé sourire en retour. C'est un peu comme lorsque l'on se pince pour savoir si l'on est pas en train de rêver.
Se demander si ce qui est agréable à ce moment, n'est pas de ressentir la douleur plutôt que le plaisir de ne pas dormir ?



Quelques toiles de la Série

Silhouettes sur toiles de gouni.

Les toiles des pages 17, 20, 21, 23, 25, 26, 29, 30, 33, 36, 39, 40, 42, 43, 44, 47
furent réalisées en 2009 à Saint Paul de la Réunion et Paris
pour l'instalation silhouettes des éditions lilo à la Galerie Oberkempf.





Louisiane.

Elle s'était assise sur les marches à l'ombre, face aux quais, pour fumer. C'est le genre d'endroit perdu au bout d'une route, où l'on échoue, car le bitume s'arrête face à la mer. Plus par disgrâce que par choix.
Elle le regardait du coin de l'œil en souriant. Il ne semblait pas triste et gris comme les gars qui bossent à la conserverie, avait-elle sans doute pensé ?
- Vous n'êtes pas d'ici ? avait-elle fini par demander de loin.
Il fit non de la tête.
Il flottait dans l'air une odeur de marais mêlée à celle du gazole des bateaux. Un étrange vent chaud poussait les rares arbres à courber la tête vers le Nord, comme des pénitents rentrant d'une procession, à la manière d'une toile de Goya.
C'était ce genre d'ancienne ville de pécheurs oubliée où l'on vient se cacher. Il y en a des tas, de l'autre côté de la frontière du Texas ou du Mississippi. Des bourgades ravagées par plusieurs cyclones et lasses de se reconstruire, couvertes de blessures, peintes en bleu et boue, dont les routes restent barrées en jaune : le genre d'endroit où le passé ne te rattrape plus car ici tout semble disparaître dans le marais.
Lui, se rendit compte soudain qu'il la regardait depuis un moment de manière insistante, dessinant dans sa tête la silhouette en contre-jour avec le vent et les cheveux attachés qui tentaient des filaments dorés au soleil. Sans doute était-ce son regard

appuyé qui avait attiré son attention. Il s'en trouva gêné et s'en excusa.
Elle parlait français, presque sans accent, elle l'avait appris à l'école. Elle avait lu les auteurs francophones, et vu les films de François Truffaut. Sa voie était assurée, celle d'une femme d'âge mûr qui fume une cigarette sur le perron d'un bar. Des pélicans paresseux et narquois attendaient le retour des bateaux de pêche. Elle ne parlait plus. Lui se demanda si elle n'avait pas épuisé tous les mots de français qu'elle connaissait. Puis il comprit qu'il faut souvent se garder de trop parler en certaines contrées.
Il avait deviné juste, elle avait dû fuir Beaumont et de mauvaises rencontres autant qu'une enfance turbulente entre Baton Rouge et Oakdale. Comme bien des femmes ici, elle avait eu un enfant bien trop tôt, d'un pécheur engagé dans une guerre de l'empire, qu'il perdit en quelques jours pour ne jamais revenir l'épouser. Ouvrir un bar, location de voiture & bateaux au bout du monde n'était finalement que la recette idéale pour disparaître petit à petit dans la multitude des silhouettes d'un port aux lumières chancelantes et vacillantes...





Le dernier vol.

À la tombée des ombres, lorsque se glisse un léger vent de mer, bien après que les derniers baigneurs aient quitté le rivage, lorsque le ciel plonge dans l'océan indien le soleil habille d'ocre rouge les dernières silhouettes.
La fin la journée s'offre lentement, identique, mais à chaque fois unique. Lorsque l'on n'osent plus parler. Il faut se séparer des heures, des minutes et des horaires des avions qui coupent les vies en deux.
L'après-midi, s'était étiré en nageant dans l'onde fraîche d'une cascade, brassant sans bruit côte à côte, à soupeser du regard ce temps qui les rapprochait et constater que leurs mouvements s'accordaient sans réserve. Puis reprenant pied sous les pétales de pluie, se sourire, se froller à se toucher et sans doute échanger un baiser ? Rien ne le dit. Remontant vers le nord, s'arrêter à plage de l'*Hermitage*. S'assoir sur le sable, à l'ombre des filaos, faire tarder l'heure des adieux .
Le coucher de soleil allait donc scellé cette proximité au point de non-retour, elle a posé sa tête sur son épaule et son geste devenait la douloureuse démonstration d'une vie qui étire les êtres loin les uns des autres.
Les voyages lui permettaient toujours de considérer la vie avec plus d'objectivité, de constater avec certitude que l'écriture d'une silhouette qui s'éloigne resterait à jamais un monde à explorer, une vie entière qui n'aurait pas le droit de se dérouler.

Une profonde douleur que l'on porte jusqu'à la porte d'embarquement avec pourtant l'impression de la porter en soit comme une cruelle gourmandie faite au coeur.
Je suis assis à coté d'elle dans le fauteuil coté hublo du vol UU 108 de retour pour l'île Maurice. Durant les 45 minutes du trajet, elle n'est que sourire, elle m'a raconté sa journée, ne pouvant sans doute la garder pour elle et avouant sur le ton de la confidence, le poids de la famille, des cultures : tout l'oblige à taire les détails de cette aventure. Elle ne pourra jamais revoir cette fille, ni jamais lui avouer son amour. Je lui promet le plus grand secret en retour, conscient d'en être désormais le dépositaire exclusif. En celà elle ne rien craint rien, je ne suis que l'inconnu, voisin de siège du dernier vol Air Austral entre Gillot et Port Louis. Avec le temps pourtant je n'arrive plus a me défaire ce récit et j'y repense à chaque fois que je vois deux idiots d'amoureux s'embrasser sur cette maudite plage de l'*Hermitage* au couché du soleil..





Les bouleaux.

Elle est attirée par des petites choses, des détails que d'autres ne remarquent pas : les rides de sourires que font parfois les arbres, comme ce regard clair un jour qui entra dans le sien en posant la main sur la sienne, en silence, pour qu'elle se calme alors qu'un orage allait éclater. Les couleurs ingénues de l'automne finissant lui rappelle ce geste conciliant. Elle s'amuse d'un chant qui s'envole sur son passage, le geais goguenard. Un chemin indécis entre deux bouquets de fougères ; elle est heureuse de cette rencontre au coeur de sa solitude : elle respire. Pour un peu elle taperait la conversation avec ses nouvelles amies végétales, comme une chercheuse d'or garde son secret, toute en retenue. Rien ne bougera jusqu'au jour où l'été va exploser, inonder de froissements le vent des cîmes. Alors, elle redescendra dans la vallée pour retrouver quelqu'un … Peut-être ?

Les bouleaux - installation pour lilart 2017 acrylique sur toile : 2 x 3m



Extrait de journal en Alberta.

Un ami de Dan Carver lui a prêté sa maison à la lisière de la forêt non loin de la frontière avec le Saskatchewan. Un de ces endroits qui donnent envie de se lever tôt pour faire de longues promenades jusqu'au lac avec la chienne. S'il n'y avait eu ce damné hiver qui pointe son nez et envoie de vilaines morsures, tout eu été parfait. Il coupe du bois, nourrissant la cheminée qui occupe tout le salon et il profite de la journée dans ce havre de silence.
Parfois de terribles bourrasques chargées d'un méchant vent de neige traversent la cime des arbres, semblant déterminés à éviter la maison qui reste protégée comme un refuge apaisant.
La route fut coupée plusieurs jours et il soigne donc son âme blessée sereinement. Car s'il ne peut s'en aller, a contrario, personne ne pourrait approcher. Il se sent comme un animal traqué qui se cache là pour reprendre son souffle ; profitant de chaque instant comme si une autre vie restait possible.
Il y eut des cavaliers qui passèrent sur le chemin qui mène au lac. Mais ce n'est par chance que des promeneurs...

Il reste éveillé longtemps par peur de dormir, peur de rêver, alors ainsi il passe des heures à déambuler sagement dans sa mémoire. Parfois il prend la route jusqu'à Fort Pecket et la frontière du North Dakota, parcourant à plusieurs reprises un long chemin en écoutant en boucle les mêmes titres de sa playlist. Comme ceux qui continuent sans cesse à passer la majeure partie de leur existence à rester à la périphérie des émotions.

Il est retourné encore une fois en ce rade anonyme ou l'on devient une silhouette parmi d'autres habitués. Là où il avait ressenti ce sentiment étrange, mélangé de dépaysement et d'étonnement. Un peu comme on s'arrête sans cesse à la même station-service, car le type à la caisse fit un jour, une plaisanterie apaisante. Plus que jamais il comprend ce que ressent cet homme qui boit une bière fraîche au bar en souriant alors qu'un vilain cheval lui a asséné une terrible volée de sabots.





À Winnipeg il s'arrête déjeuner au Tavern United Fort Garry. Il pleut comme souvent, il y a une fille qui écoute très fort, dans ses oreillettes Carrie Underwood, tout en rêvant, deux gars discutent d'une nouvelle option dans leur vie, des types ayant l'air de bosser sur un chantier de construction du quartier sont face à face en silence et tapotent sur leur téléphone. Une vielle Cadillac roule au ralenti sur Pembina comme dans un film, des enfants tirent un gros chariot vers un Pick-Up blanc, un gars fait du jogging le long de la piste cyclable de Stadium Route, un groupe se retrouve devant le Mennonite Central Committee, à côté d'un panneau routier renversé.

Il marche avec la chienne le long de la Rivière Rouge. Il se dit que la meilleure façon de comprendre ceux qui ne parlent pas sa langue est de les observer, mais parfois il lui semble que la banalité s'est imprimée de manière universelle, comme le gris des façades de leurs résidences ; ici pourrait être ailleurs, des vécus interchangeables. Il préfère immédiatement chasser cette pensée d'une tristesse affligeante de sa mémoire. Mais est-ce possible ?







L’insoutenable légèreté.

" Certains disent qu'il faut porter les souvenirs, rien que la formule : ça abîme l’histoire ! Je préfère, dit-elle, m’emporter pour des projets même si parfois : ils retombent en flaque de larmes. Mais bon, si on reste avec le passé c’est comme remonter la côte en marche arrière. On oublie l’amour des parents en coups de ceintures et les mots maladroits des copains au collège, le jour des marrons quand le fond de teint n’efface rien.
Après c’est fini, on ne pleure plus, toute sèche, on aime, on s’envole dans l’amour et l’amitié et on s’emporte pour un rien, fichue mauvaise humeur, mais porter les souvenirs non, c'est trop lourd ! "



Quelques toiles de la Série

Une époque sombre :

Ci contre : acrylique sur toile -130 x 97 cm - 2 024
Pages 50 - 51 acrylique sur toile - 2,50 x 3,60 m - 2001 / 2016
Page 52 acrylique sur toile - 130 x 97 cm - 2024
Page 54 acrylique sur toile - 80 x 80cm - 2014
Page 55 acrylique sur toile - 130 x 97 cm - 2024
Page 56 acrylique sur toile - 80 x 80 cm - 2024
Page 56 acrylique sur toile - 80 x 80 cm - 2011 / 2016













Conversation avec une silhouette

Elle se réveille parfois au cœur de la nuit, avec le sentiment de celle qui découvre en elle un territoire ignoré. Une île inconnue et éloignée des routes navigables. Nouée de sentiments contradictoires, là voilà se levant, marchant en sa propre peur, avec une émotion mitigée. Au silence de la nuit, elle n'oppose désormais plus que la porte ouverte. Refermer celle du frigo avant de sortir. Elle est partie pieds nus, car elle a oublié les souliers brisés.
Elle a l'impression qu'on l'a éduquée et préparée à attendre l'amour comme on tend un piège en haute mer pour capturer des milliers de poissons en une seule prise. Elle aimerait maintenant rentrer en elle-même et ne plus avoir à nager.



Pause.

«Je suis descendu de la voiture en laisant le moteur tourner. Juste pour regarder ce présent autrement qu'à travers l'écran d'un pare-brise. Etre ici, par le vent du hasard et ne jamais retourner d'ou l'on vient. Le vent du Montana et l'odeur des chevaux, la neige de l'Ontario quand elle craque au parfum du feu de bois.
Sentir qu'un jour ce genre de moment n'aura plus aucun sens. Se demander seulement qui de nous, ou de notre mémoire, dans quelques mois, dans quelques années, sera trahi par l'image qu'elle s'est construite de cet instant. Je ne retournerai peut-être jamais en Louisiane, ni au lac de Come, j'oublie la fraicheure du bassin des aigrettes et le Belvédère du Maïdo. J'effacerai la mémore du bayou Tech, de Lafayette et la pluie sur Galveston, mais je garde comme urgent et précieux l'image du paysage et des silhouettes qui habitent ce monde.
On se dit qu'un personage de roman allumerait une cigarette devant cet étonnant paysage interieur mais on se rappelle que l'on ne fume plus.»













Quelques toiles de la série

épuisement d’un lieu.

Ce sont des silhouettes peintes d'aprés des observations à la terrasse d’un café d'une station balnéaire en fin de saison, durant 3 jours consécutifs.
L’objectif étant de rendre compte à différents moments de la journée, établir ainsi la liste subjective représentant la fin de saison, sa monotonie, mais aussi les variations infimes du temps, de la lumière, du décor, du vivant de ce lieu.
C’est un clin d'oeil à Georges Perec qui, 50 ans plus tôt, jour pour jour, s’installait au café de la Mairie du 6ème arrondissement de Paris pour écrire Tentative d’épuisement d’un lieu Parisien.

L’intégralité de la série est à retrouver sur le site www. le voleur de silhouettes.

Principales expositions et performances de Laurent Nicolas

Galeries Pratiques : Tours avec Dominque Spiessert
Galerie électrochoc : Caen avec Régis Bodrug
Galerie Zoé Kutzarida : Paris
Exposition de la Nouvelle figuration.
Mairie du 14ème arrondissement Paris
Musée de Vire 16 peintres contemporains : Avec Cuecco, Erro, Klasen, Rancillac
Axe Streat Gallery : Chicago
Kunst Galerie : Roseishein / Berlin.
Musée du Montparnasse : avec Alexandre Mijatovic
Galerie 52 Paris "Follow the story"avec la photographe Alecska
Galerie Oberkampf Quiproquos
portraits & vidéos avec la photographe Alecska et Carole Bourcheix
Bastille design center : exposition Chroniques
Espace Commine - artistes à la Bastille.
promenons nous dans les bois -
Mairie du 9 ème arrondissement Paris artiste
Mairie des Lilas: Lilart / installations

Continuez le voyage sur : www.levoleurdesilhouettes.com

Ce portefolio est extrait du site internet et n'est pas destiné à la vente.

Achevé d'imprimé dernier trimestre 2024 - sources photos : Laurent Nicolas / Shuterstock / Editions lilo .